

Ni un « tout » ni un « destin »

Politique et au-delà. Entretien avec Philip Armstrong et Jason E. Smith de Jean-Luc Nancy, Galilée, 53 p.

Danielle Cohen-Levinas

Number 239, Winter 2012

Jean-Luc Nancy, lignes de sens : philosophie, art, politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cohen-Levinas, D. (2012). Ni un « tout » ni un « destin » / *Politique et au-delà. Entretien avec Philip Armstrong et Jason E. Smith* de Jean-Luc Nancy, Galilée, 53 p. *Spirale*, (239), 36–38.

Et dire ça, ce n'est pas nouveau parce que, quand elle l'a vraiment dicté, même avant, bien avant les fascismes, quand la politique princière, monarchique ou bourgeoise a dicté les choses de l'art, eh bien, c'était dégueulasse ! Enfin, excusez-moi, mais le portrait de Louis XIV par Rigaud n'est pas une grande chose dans l'histoire de la peinture. Et une ribambelle de portraits de grands bourgeois du XIX^e siècle ne nous ont pas laissé non plus grand-chose — ce qui, bien sûr, excepte des portraits faits par Ingres ou par Delacroix, mais qui, même si ce sont des portraits de grands bourgeois, ont autre chose, et cette *autre chose* peut se montrer, elle peut s'analyser. Et ce n'est pas par hasard d'ailleurs si c'est à la fin du XIX^e siècle qu'il y a eu tout le grand mouvement que représentent Baudelaire, Manet puis, très vite après, Mallarmé, Rimbaud, Cézanne. Qu'est-ce qui se passe là ? Il se passe un arrachement de presque toute la sphère de l'art à l'enrobage dans une certaine politique, une

certaine société, etc. Ça n'empêche pas qu'au même moment, il y ait Wagner et, voilà, tout ce que Wagner peut programmer à cet égard, oui, dans un art du mythe, une résurgence du mythe, un art national, etc. Bon, c'est compliqué chez Wagner parce que Wagner, en même temps, il innove réellement, de façon très importante, dans les formes musicales. Et bien qu'à ce moment-là on doive poser la question, la politique, elle, doit rendre possible l'accès, je dirais, à l'art et à tout le reste. Bon, je dis : l'art, l'amour, la pensée. On peut même dire aussi, je crois, de plus en plus légitimement peut-être : le savoir, la science, parce que, justement, sans qu'on s'en rende trop compte, le savoir sous la forme de la science s'est laissé prendre dans le politique, parce que, justement, la science a longtemps paru porteuse, au moins, des instruments d'un bien commun. Par la science, on va vers tout ce que nous savons, à la limite, vivre éternellement. †

Ni un « tout » ni un « destin »



PAR DANIELLE COHEN-LEVINAS

POLITIQUE ET AU-DELÀ.
ENTRETIEN AVEC PHILIP ARMSTRONG ET JASON E. SMITH
de Jean-Luc Nancy
Galilée, 53 p.

Qu'est devenue la politique ? Qu'est devenu le mot « politique » ? Cette double question, nous le savons, préoccupe depuis fort longtemps Jean-Luc Nancy, pour qui la politique est une nécessité de l'histoire du monde qui aurait aujourd'hui besoin d'un autre mode de compréhension et de reconnaissance du sens.

Politique et au-delà, un entretien avec Philip Armstrong et Jason E. Smith, porte précisément sur ce point et s'ouvre par une belle méditation sur ce que Jean-Luc Nancy appelle la « *double antériorité* » du commun sur le particulier et du particulier sur le commun ». Par cette « *double antériorité* », Jean-Luc Nancy revient sur les multiples variations et rapports très marqués dans son œuvre entre les questions de « *singularité* » et de « *l'être-en-commun* » — questions depuis lesquelles les différents registres de sens et de sensibilité circulent, entraînant une déconstruction de l'héritage philosophico-politique. Le lecteur ne sera pas étonné de

trouver dès les premières pages de cet entretien la référence à Rousseau, dont on peut se demander, en effet, pourquoi elle ouvre ce dialogue dans la mesure où Rousseau n'est pas précisément un auteur de prédilection de Nancy, du moins en apparence. Il est vrai, comme le rappellent Philip Armstrong et Jason Smith, que Nancy cite régulièrement Rousseau et que, dans le paysage philosophique de la seconde moitié du xx^e siècle, ce dernier occupe une place décisive. Je retiendrai pour l'heure des motifs, voire des idiomes qui, de Rousseau à Nancy, en passant par Althusser, Foucault, Derrida et Lacoue-Labarthe, ont fini par former ce que l'on pourrait appeler une constellation de pensée autour de la question du « contrat social » considérée comme un des paradigmes de l'humanité.

PHILOSOPHES, VOS PAPIERS !

Que faire de ce contrat aujourd'hui ? Pour y répondre, ou du moins, ne pas éluder totalement le problème, Jean-Luc Nancy

n'entend pas s'inscrire résolument dans l'héritage de Rousseau. Il entend plutôt interroger ce qu'il en reste, ce qui continue de nous solliciter par-delà les Lumières elles-mêmes, la modernité, les sciences humaines, la biopolitique, l'émergence de l'Europe. Tout d'abord, il convient de préciser que Nancy ne conçoit pas la question du contrat comme le tout de l'humanité, « *l'être-en-commun* » en assomption ou partageant une substance commune. La référence à Rousseau est entendue dans sa pleine singularité politique, dans la violence faite au sens justement accordé à la question de l'antériorité. Qui précède qui, ou qui précède quoi ? Ou encore, selon la formule de Nancy : « *comment le commun précède le particulier et comment le particulier précède le commun* » ? On voit bien comment, d'emblée, Jean-Luc Nancy pose l'enjeu du moderne comme le moment précis où la singularité politique, loin d'accueillir un humanisme s'inscrivant dans le prolongement du christianisme, se dérobe à un destin qui fixerait les formes du discours et de la réalité sociale en tentant d'enjamber, non sans difficultés et hésitations, un univers de certitudes. La singularité est pensée ici comme ce qui s'ouvre à l'inimitable et accepte d'être blessée par lui et par ce qui demeure insoluble. D'où l'idée pour Nancy que Rousseau, avant Hegel, avant Marx, avant Husserl, aurait anticipé le passage de la liaison de l'ensemble du tout du monde à un ensemble de données particulières, ne relevant plus d'une identité appropriante.

Mais que signifie, au juste, une critique de la politique qui ne serait plus liée à un sens, qui serait la forme même du mouvement, de la circulation du sens, voire de sa dé-formalisation permanente ? Pour Jean-Luc Nancy, la percée du sens en tous sens, en particulier celui qui est affecté par la pensée de la politique, répond immanquablement à une logique de l'affrontement, au motif que la prévalence du sens véhicule un idéal d'universalité dont Nancy nous montre bien qu'il est synonyme de prétention. Le temps de cette universalité serait donc révolu, une fois pour toutes. On pourrait objecter que c'était déjà là l'effort de Marx : penser le commun de la singularité, le penser à l'intérieur même d'une *praxis*, tout en faisant du réel le lieu privilégié d'une circulation de discours. Mais Jean-Luc Nancy franchit un pas de plus, un *pas au-delà*, que Blanchot lui-même n'a pas osé ou pu explorer. C'est en effet toute l'affaire de la pensée que de savoir si la politique « *peut et doit encore être, et comment* ».

Ne nous méprenons pas. Jean-Luc Nancy sait, et il le dit très clairement, que s'interroger pour savoir si la politique a encore une pertinence quand elle renonce à toute gloire et à toute légitimité de sens implique une sacrée acuité de ce qui désormais ne relève plus du partage entre la « bonne » et la « mauvaise » politique. Si penser le politique ne revient plus à poser la frontière entre ce qui est « bon » et ce qui est « mauvais », autrement dit, si le politique — dont Derrida pensait qu'il était déjà en soi un philosophème (dont il précise néanmoins qu'il est « *finalelement très obscur* ») — est plus une affaire de partage entre des forces qui s'opposent, s'affrontent, s'équivalent, se neutralisent, se pulvérisent ou se renforcent, qu'appelle-t-on penser le politique ? Comment ce philosophème se déplace-t-il sur l'échiquier d'un contrat social qui ne trouve plus d'identité politique ? Pour Nancy,

rebelle à toute rhétorique et tout effet de langage, la question n'est plus de mise. Le politique devrait cesser de se déplacer en faisant du sur-place. Il lui faut se lever. Son mouvement, c'est la levée elle-même, hors de toute prégnance du mot « politique ». J'entends dans cette « levée » une gravité, une lecture subtile d'un droit de résistance qui pourrait bien devenir un droit international, un droit qui excède toute politique déclarée. Cette politique-là engendre un frisson, un espoir, une promesse, une fierté, car elle parle la langue des proscrits et des exclus : « *Cette levée superbe de peuples exclus par leurs propres États — une situation dont ne sont pas loin, à quelques égards, certains pays d'Europe (pour en rester à cette partie du monde) — est une levée politique, voire une levée de la politique là où elle est escroquée ou proscrite.* »

Je cite ici l'avant-dernière phrase de cet entretien, une sorte d'épilogue échappé du couple question/réponse, un « *Post-scriptum* » indique Jean-Luc Nancy, comme s'il revenait sur ses pas, comme si cette question ne le lâchait pas — ce que je ne suis pas loin de penser. Qui mieux que lui nous aura appris à entendre les mots « commun » et « communisme » dans une acception qui pousse aussi loin l'exigence du partage, là où plus rien n'est interchangeable ? Aussi loin, c'est-à-dire là où le sens n'est plus une affaire d'institution, de constitution, de domination ou de représentation. On voit bien combien cette « levée » — qui est tout le contraire d'une assomption, tout le contraire d'une gloire ou d'une souveraineté du politique, tout le contraire d'une utopie qui reconduirait l'appareillage mythologique propre à la puissance d'un groupe, d'un savoir et d'une croyance — interrompt les postures de projection qui s'avancent au nom de la vérité. Mais en définitive, qui s'avance, la vérité ou la posture, laquelle réintroduit un ordre du monde, un pouvoir qui s'est perdu, depuis les Lumières, dans le sens de l'eschatologie et qui dit de lui-même qu'il est la vérité ? On comprend dès lors jusqu'où l'attention portée par Jean-Luc Nancy au devenir de la démocratie, à ce qui lui arrive et à ce qui nous arrive à travers elle, n'est pas une question qui entame un travail de redéfinition du politique comme critique de l'être-en-commun et de ce qu'il appelle la « *configuration d'une substance* ». Bien au contraire. Jean-Luc Nancy relève à la toute fin de l'entretien, avec la vigilance qu'on lui connaît, que cette manière de se tenir devant le politique, c'est précisément ce « *qu'ont prétendu les régimes fascistes ou "communistes" (tous d'ailleurs, notez-le, "socialistes" !). C'est aussi ce qu'aurait voulu réaliser la République (à la française) comme la réalisation d'un édifice commun de valeurs et de fins : un ordre de sens* ».

Le jugement est sévère ? Non, tout simplement réaliste, crûment objectif. Notons les parenthèses qui stipulent qu'à cet endroit précis, Jean-Luc Nancy insiste sur ce que l'héritage des Lumières n'aura pas accompli et sur le fait que ce qu'il aura réalisé, au sens où l'histoire moderne et contemporaine nous le donne à entendre, c'est la grande et désastreuse aventure d'une dissociation entre la notion de groupe et les instances de pouvoir. L'analyse de Nancy, si on veut bien se donner la peine de la lire jusqu'au bout est à la fois radicale et comme la condition de possibilité d'une ouverture extrême vers, non pas une *destination*, mais ce qui n'est « *ni un "tout" ni un "destin"* ». Le « *Post-scriptum* » de Jean-Luc Nancy touche ici au

plus névralgique, au plus vif du débat sur la politique et traduit une inquiétude de part en part philosophique¹. Commentant le mot que Napoléon aurait adressé à Goethe — « *Le destin, c'est la politique* » —, il met en garde contre les dangers inhérents à l'idée même de « *destinée collective* », qui serait le lieu d'une confusion. Confusion entre collectif et entité propre : prégnance du mot « politique » dont la portée retombe dans l'indéfini. Tout le contraire d'une levée ! Nancy rappelle que c'est pour éviter ces formes de « ou bien... ou bien... » que Derrida forgea « *le mot-valise : destinerrance* ».

Il nous revient donc de nous confronter à ce qui excède le temps du politique, le « *tout politique* » comme le « *tout est politique* », en dissipant *tout* malentendu à ce sujet : « *Non : tout doit être tout, c'est-à-dire multiple.* » Comme Rousseau, Jean-Luc Nancy (s'il m'autorise ce parallèle) n'est pas loin de sentir le retrait de ce qu'il appelle un « *se sentir exister* » : « *C'est*

pourquoi Rousseau herborise, fait de la musique, écrit les Rêveries et demande une "religion civile", à la fin du contrat, pour rendre "sensible au cœur du citoyen" tout le dispositif issu du contrat. »

Magnifique perception d'un « *sentir* » qui n'est pas tout à fait, pas encore, une « levée », mais qui est déjà en soi le dépassement des formes du monde devenues incompatibles. Je me surprends à imaginer un Jean-Luc Nancy « herborisant », faisant ou écoutant de la musique, rédigeant des rêveries ou autres divagations narratives. On touche ici, au plus près, à ce qui n'est ni « *interior intimo meo* » (Augustin) ni « *humanisme substitué à la théologie* ». On touche ici à la vie. †

1. Au moment où Jean-Luc Nancy rédigeait ce « *Post-scriptum* », il prenait connaissance d'une publication récente d'Alain Badiou, *La relation énigmatique entre politique et philosophie* (Meaux, Germina, 2011), dans laquelle Badiou caractérise la politique par l'expression : « *destinée collective de l'humanité* ».

Pascal avec Rousseau



PAR GEORGES LEROUX

VÉRITÉ DE LA DÉMOCRATIE

de Jean-Luc Nancy
Galilée, 63 p.

À ceux qui s'alarment face à l'épuisement de la vie démocratique, Jean-Luc Nancy ne donne pas tort : minée de l'intérieur par le pouvoir des bureaucraties, la démocratie « gestionnaire » ne laisse pas de manifester l'érosion de son concept. Le constat le plus ordinaire chez les théoriciens de science politique reconduit à la pensée de Tocqueville, pour qui la maladie de la démocratie est d'abord la contamination de son idéal par la pulsion individualiste. On n'en finit plus de recenser ce thème tocquevillien chez tous ceux, y compris les philosophes s'inscrivant dans le sillage de ce « vivre-ensemble » promu par Hannah Arendt, qui croient possible d'investir de nouvelles modalités. Par exemple, la démocratie délibérative, ou même la démocratie électronique, rendant possible l'expression en temps réel de la volonté générale chère à Rousseau.

Jean-Luc Nancy n'est pas de ceux qui se satisfont du constat de Tocqueville, encore moins de procédés thérapeutiques. Dans son bref essai commémorant les événements de Mai 68, il appelle sans hésiter à penser une métaphysique de la démocratie où les principes d'égalité de Rousseau, si souvent travestis dans une pensée de l'équivalence, seraient réinstaurés par un recours à l'infini de Pascal. La proposition est radicale et elle affleure dans une métaphore qui ressurgit à tous les carrefours de son propos, celle d'un souffle, d'une énergie dans

laquelle le philosophe retrouve autant l'inspiration nietzschéenne d'un dépassement des valeurs que celle de l'énergie révolutionnaire de Marx. Un communisme spirituel et pascalien ? La formule ne manque pas d'audace.

DÉMOCRATIE SANS EXEMPLE

Pour restituer l'argument qui soutient cette proposition, il faut d'abord mettre à la marge le souci de l'exemple. Un seul est fourni en conclusion, celui de la santé, et il n'y en a pas d'autre. S'il doit être question de la *vérité* de la démocratie, ce ne saurait donc être au sens classique de la philosophie politique, toujours désireuse de démontrer la supériorité concrète du régime sur tous les autres. La vérité ne désigne pas ici l'adéquation de la démocratie à la revendication qui la produit, encore moins les problèmes de pouvoir et de violence auxquels elle peut prétendre apporter le meilleur remède. Cette réflexion sur la vérité s'amorce au contraire en prenant la mesure de tout ce qui est allégué que la démocratie n'est pas et ne saurait être : d'abord, l'exercice d'une autorité trouvant dans quelque extériorité fondatrice le principe d'un pouvoir ou le programme d'une politique à venir et, ensuite, le projet de réduire les différences en croyant poursuivre un idéal d'égalité. Argumenter à partir d'exemples, ce serait en effet présenter une mise en œuvre, « des politiques », et le propos